

Dans la troisième partie de son ouvrage, FAYE développe la notion de narration comme *langage actif et rapportant son objet*, Il montre comment le 9 Thermidor par exemple, journée décisive de la Révolution française, ne fut pas seulement marqué par une série d'événements déterminants, mais qu'il se déroula à travers des récits qui, heure par heure, émaillèrent les diverses actions, en les transformant et en s'y intégrant en tant qu'actions mêmes. C'est d'abord le récit à la Convention de l'arrestation de Robespierre, puis le récit de la révolte armée de la commune et des députés rebelles que la Convention déclare hors-la-loi; c'est ensuite l'adresse au Peuple français où sont retracés les événements de la journée; c'est enfin la proclamation par l'armée conventionnelle du décret mettant hors-la-loi les conjurés, au nom de "la souveraineté du peuple", concept décisif qui donna son efficacité à la proclamation.

FAYE montre que chacun de ces récits portait avec lui "plusieurs *degrés*, ou puissances, de la narrativité"¹⁾: tous stratégiquement efficaces, à des degrés divers, ils accumulent, à travers leur circulation et les événements qu'ils rapportent, des puissances narratives qui en font ce qu'il nomme des récits *idéologiques*.

Mais ces "puissances narratives" ne sont inscrites ni dans les mots ni dans la langue: elles sont produites par la mise en relation entre les "Idées" que le discours véhicule et les intérêts réels de ceux qui les écoutent et les transmettent à leur tour. Car comme le disait déjà Barnave dans son discours du 15 juillet 1791 "ce ne sont pas les idées métaphysiques qui entraînent les masses dans la carrière des révolutions, mais bien les intérêts réels"²⁾.

1) FAYE, 1972 b, p. 105.

2) FAYE, 1972 b, p. 106.

Ainsi se découvre un procès à plusieurs niveaux - celui des *idées* ne faisant que recouvrir le niveau plus profond qui le détermine ou l'"entraîne" effectivement: celui des *intérêts réels*. (1)

Le niveau narratif (idéologique) met en forme en le transformant le niveau plus profond qui le produit. Il le recouvre et à la fois le dévoile en l'énonçant. Bien plus il *produit* un effet sur le niveau même qu'il décèle. Cet effet de la narration idéologique sur le niveau profond des intérêts réels, c'est ce que FAYE nomme *la mise en acceptabilité*. Nous y reviendrons, mais il faut auparavant explorer les conséquences d'une théorie de la narration sur la théorie de l'histoire et comprendre le déplacement de méthode qu'implique cette reconnaissance primordiale chez FAYE que "la lutte des classes (...) s'articule aussi, et même principalement, dans le discours, dans le langage, dans la 'narration idéologique'"²⁾.

Narration et histoire: versions actives et récit vrai

L'histoire, c'est cette narration qui se sait. Mais déjà le *narrator*, le *narrus* est connaissant, et sa pratique est celle qui constitue la connaissance dans son mouvement tout premier: son *rapporter* est ce qui rend possible tout rapport. (3)

L'historien cherche à entrer dans la narration primitive de manière conséquente: face à la multiplicité des versions d'un fait, il cherche à établir rétrospectivement la variante "vraie", effaçant tous les récits au profit du sien. Le but du *récit historien* ou *historisant* est d'établir la vérité par "la coïncidence de deux ou plusieurs variantes narratives, distinctes dans leur source"⁴⁾; ce récit se présente en fin de comp-

1) FAYE, 1972 b, p. 107.

2) FAYE, 1973 a, p. 90.

3) FAYE, 1972 b, p. 107

4) FAYE, 1972 b, p. 108.

te (ou conte) comme un "récit unifié, véritable portrait-robot obtenu par la superposition des traits".¹⁾ Dans le récit historique les diverses variantes s'abolissent ainsi dans l'établissement du fait à narrer, ou, si elles coexistent, une seule peut entrer dans le récit "vrai". A la question: qui a mis le feu au Reichstag? , l'historien ne peut sans contradiction répondre à la fois: ce sont les communistes et van der Lubbe (version nazie), les SA de Göring, y compris van der Lubbe (version de l'Internationale communiste) et, c'est van der Lubbe seul (version de F. Tobias).

Le procès de la narration primitive, au contraire, se situe en-deçà de la question du vrai: elle est ce qui rend possible le récit historique et constitue "la trame multiple par quoi la suite réelle de l'événement s'est elle-même engendrée"²⁾. A ce niveau toutes les versions agissent concurremment.

Si une seule des (...) variantes narratives du même fait est 'vraie', en revanche une variante 'faussee' peut être en même temps une version extraordinairement *active*: c'est le cas de la version nazie, émise et propagée immédiatement par Göring, et qui produit aussitôt le déchaînement de la 'nationale Revolution', l'interdiction du parti communiste et, de proche en proche, l'instauration en Allemagne de l'*Einparteistaat* de l'Etat à parti unique. (3)

Si l'on se place au plan des narrations primitives, on peut dire qu'ici il n'y a jamais d'effacement des versions, mais seulement des effets de transformations qui peuvent se situer hors langage ou dans le langage. Les historiens, au sens traditionnel du terme, ont toujours oublié "cette trame des *narrations génératives* [des narrations superposées et contradictoires] sous le texte terminal du *récit historique*"²⁾; ils ont omis ce procès

1) FAYE, 1972 b, p. 108.

2) FAYE, 1972 b, p. 109.

3) FAYE, 1972 a, p. 8.

fondamental de l'histoire, "omission d'autant plus lourde, à mesure que ce procès se trame d'une façon toujours plus prégnante: le propre de la modernité est cette force, toujours plus dangereuse, de l'engendrement narratif."¹⁾ La "vérité" de l'histoire ce serait dès lors "à la fois, et contradictoirement en apparence, de ramener à une seule les variantes du même *fait* - mais aussi de retracer dans leur ensemble les multiples versions de la narration primitive comme porteuse d'*effets*."²⁾

La science de l'histoire devra par conséquent tenir compte du fait essentiel, que "le procès fondamental de l'histoire se déploie sur plusieurs niveaux en même temps. [Qu']il est la chaîne des langages, et de ses 'idées'; et en même temps (...) la suite des intérêts réels."³⁾

Poursuivant sa démarche, FAYE repère alors un paradoxe: la fiction elle-même, sous forme de fables, de contes ou de mythes, appartient aussi au procès de la narration primitive. Or "c'est la narration fictive, et elle seule jusqu'à présent, qui a pu faire l'objet d'une analyse structurale formalisée. Elle seule, qui est fiction ou plaisanterie, est susceptible de science rigoureuse et de formalisation"⁴⁾, alors que le récit historique, la narration "vraie", qui se propose de décrire le "réel" "ne relève que d'un discours littéraire condamné à se mouvoir dans la langue naturelle du récit".⁴⁾ En d'autres termes, il n'existe pas de métalangue distincte de la langue du récit qui permette de décrire la pratique du récit portant sur le réel. C'est en se fondant sur ce paradoxe, qu'il accepte comme tel, que FAYE se propose non pas de construire une "analyse structurale", formalisante, du récit historique, mais de décrire les interac-

1) FAYE, 1972 b, p. 109.

2) FAYE, 1972 b, p. 111.

3) FAYE, 1972 b, p. 110.

4) FAYE, 1972 b, p. 112.

tions entre les structures narratives - peu importe ici qu'elles soient fictives ou non - et le champ des événements historiques, ou, en d'autres termes, les effets réciproques des récits sur les actions mêmes. Et ce n'est pas une analyse structurale, aussi fine fût-elle, qui pourrait rendre compte de la "Wirkung" de certains textes de récits, mais bien l'analyse de leur circulation et de leur transformation dans l'espace historique.

On peut voir là sans doute l'esquisse d'une théorie des textes qui déborde largement les cadres et les objectifs de la méthode littéraire et qui échappe par ailleurs au dilemme traditionnel entre littérature et histoire: soit pratiquer le "culte du 'texte'"¹⁾ en idéalisant l'objet-texte comme unité fermée sur elle-même, porteuse de son propre sens, soit réduire le texte à un simple matériau, lieu neutre, reflet de la réalité économique et sociale et tomber ainsi dans le piège de "la conception naïvement mécaniste du 'déterminisme économique'"¹⁾.

La mise en acceptabilité

Il est clair que ce n'est pas une analyse structurale qui pourra faire ressortir dans l'espace historique les effets redoutables que peuvent avoir même des contes tels que les récits *völkische* de Wagner par exemple; mais comment donc saisir et mesurer ces effets, cette Wirkung? et que signifie au juste la Wirkung d'un récit, d'une narration? C'est ici que FAYE avance la notion, empruntée à Chomsky, d'*acceptabilité*. Secondaire et avant tout théorique chez Chomsky, cette notion est au contraire centrale dans la théorie fayenne du récit. Elle vise à rendre compte d'un processus qui doit être décrit à la fois en termes de fonctionnement linguistique et en termes historiques, économiques et politiques pour répondre

1) FAYE, 1972 b, p. 130.

à la triple question qui forme le noeud de la recherche de FAYE:

- comment le langage d'une petite secte nationaliste a-t-il pu s'amplifier et se transformer pour devenir *acceptable*, c'est-à-dire pour ~~de~~venir le langage même d'une majorité du peuple allemand?
- mais en même temps comment, dans une situation économique critique, ce petit groupe, étranger à toute préoccupation économique, a-t-il pu rendre *acceptable* sa solution (le réarmement) à la crise des années trente?
- enfin comment la "solution finale" (les exterminations) est-elle devenue *acceptable* "pour le peuple de la philo-sophie", le peuple allemand"?¹⁾

FAYE puise le modèle de cette mise en acceptabilité dans la théorie des grammaires génératives de Chomsky "dont les 'structures profondes' constituent un *underlying process*, qui détermine la structure superficielle des énoncés effectifs, par l'intermédiaire des règles de transformation".²⁾ Il précise qu'il ne s'agit pas "de 'traduire' le corpus entier des énoncés de la nationale Bewegung en 'arbres' et indicateurs syntagmatiques"³⁾, traitement qui serait d'ailleurs contraire aux modèles mêmes de Chomsky pour qui

ce n'est pas l'inventaire d'un corpus fini qui est éclairant, mais la saisie de sa *machine à produire*, de son 'device for producing'. Autrement dit de la *compétence* qu'elle donne au locuteur, en le rendant capable de produire, avec un nombre fini d'éléments, un nombre infini d'énoncés. (3)

De même dans l'exemple des langages totalitaires, ce qui compte "c'est la 'compétence' donnée à qui en devient le porteur"; en ce sens il s'agit moins de découvrir et de mettre à nu une syntaxe politique, qui apparaîtrait "comme surdéterminée par rapport à la syntaxe de la langue

1) FAYE, 1973 a, p. 53.

2) FAYE, 1973 a, p. 55-56.

3) FAYE, 1973 a, p. 56.

allemande¹⁾, que de décrire des structures profondes, comparable à celles de la théorie de Halle et Keyser qui, dans la linguistique de la prosodie, les décrivent comme une succession de positions qui toutes peuvent avoir plusieurs 'valeurs' possibles²⁾. S'appuyant sur ce modèle, FAYE distingue dans les narrations successives du mouvement nazi des "positions" - positions sociales, positions de classes - qui scandent, ou qui structurent l'ensemble du champ des discours de l'extrême droite allemande. Ces positions assumées par des groupes ou des individus, se déplacent les unes par rapport aux autres et forment à chaque moment une figure, une "topographie" qui définirait la structure profonde des divers langages en circulation dans les années trente. Quant à la structure de surface, elle "ne serait autre que le texte général ou plutôt la partition entière des énoncés narratifs, l'entière surface du discours idéologique, produite par cette 'cartographie'. Tous contemporains les uns des autres (...) ils constituent les figures qui rendent *énonçables* - et *acceptables* - certaines décisions ou certaines combinaisons dans les décisions."³⁾ L'hypothèse d'une structure profonde du langage -généralive- répond selon FAYE "aux modèles des 'prosodies du déplacement', dans lesquelles (...) les formes fixes ne jouent qu'un rôle de repère ou de marque"⁴⁾; elle a en outre l'avantage de souligner claire-

1) FAYE, 1973 a, p. 56-57.

2) Cf. Morris Halle and Samuel J. Keyser *Chaucer and the Study of Prosody*, College English, XXVII, 1966, p. 187-219.

Par cette étude du mètre iambique de Chaucer, les 2 auteurs apportent une contribution importante et originale à l'analyse des faits métriques. Ils inaugurent une théorie, mettant en jeu des hypothèses nouvelles sur une *métrique générative*. Ils postulent notamment l'existence d'une structure superficielle du vers iambique, réalisée par le vers lui-même, et d'une structure profonde, réalisée par une succession diocrète de *positions*, accentuées/ non accentuées, qui définit le rythme iambique.

3) FAYE, 1972 a, p. 9

4) FAYE, 1972 b, p. 115.

ment que ce ne sont pas les idées ni même les transformations successives du discours qui font ou sont l'action.

Ce n'est pas la combinaison de la narration de Saint-Just et de celle de Tallien, et la série entière des discours successifs, qui arrêtent Robespierre, c'est la main des huissiers. Ce n'est pas le développement simultanément du discours de Jung-Papen et des déclarations de Röhm, qui tue Edgar Jung et Röhm à la fois, ce sont les armes des SS. Mais là comme ici un champ de langage se constitue, qui débouche sur *l'acceptabilité* des décisions. (1)

C'est la constitution de ces champs, qui se réalisent par une série discontinue de positions, qu'il s'agit d'explorer "par cela même qui les éclaire et les explore immédiatement: la fonction narrative du discours".¹⁾

Décrire ces positions relatives et l'engendrement à partir d'elles des discours narratifs qui racontent et transforment l'histoire, voilà donc l'objet d'une narratique générale, critique de l'économie générale du langage et de l'action, constituant à la fois une sémantique théorique de l'histoire et une sociologie empirique des langages dans sa démarche.

Dans la perspective de cette *critique*, qui elle-même doit se faire de part en part narrative, c'est ainsi que la sociologie *des langages*, comme discipline empirique, va tendre à se renverser dans une sémantique *de l'histoire*, comme discipline théorique du rapport entre histoire et langage. (2)

Et l'enjeu en vaut la peine. En effet: la science de l'histoire,

cette science limite qui est à faire, cette science 'totale' qui *n'existe pas*, elle est (...) [aux yeux de FAYE] notre dernier recours face à 'l'Etat total' qui, lui, existe fort bien, et même toujours davantage sous nos yeux. (2)

Les perspectives ouvertes par une narratique générale ne s'arrêtent donc de toute évidence pas à l'étude des langa-

1) FAYE, 1972 b, p. 112.

2) FAYE, 1973 a, p. 62.

ges totalitaires de l'entre-deux-guerre allemand. Même si cette période offrait à l'étude une visibilité particulièrement claire des effets narratifs, FAYE ne s'y est pas arrêté pour cette raison, mais parce que dans le langage totalitaire et dans ses effets, ce qui se repère, c'est en fait une contre-révolution, c'est-à-dire en un certain sens un blocage violent de l'histoire, toujours menaçant.

A cet égard FAYE incite à poursuivre le travail sur d'autres périodes, et d'abord, au premier chef, sur octobre 17 comme période révolutionnaire où, de l'"immense circulation d'énoncés, de leur trame narrative enveloppant, instant par instant, l'action et l'événement 'réel', on verrait ressortir les coupures des points de décision énonçable."¹⁾ L'espace historique que mettrait à découvert une telle étude serait à la fois "comparable, en richesse sémantique, à la 'rose des vents' de la Nationalbewegung allemande des années trente - et bien supérieur évidemment par les enjeux historiques qui s'y trouveraient désignés."²⁾ Une exploration systématique du champ de l'octobre russe³⁾ ou de la Révolution Culturelle chinoise, une narration critique portant sur *une révolution libératrice* plutôt que sur ces contre-révolutions, violentes et catastrophiques à l'échelle planétaire, que résumait la mise sur pied de l'état total et les exterminations arbitraires et massives de l'Allemagne des années trente ou, plus récemment, les événements du septembre chilien, permettrait là aussi "d'explorer de façon exacte l'articulation de l'histoire et le pouvoir de la narration"⁴⁾, mais en montrant, cette fois, que *le langage* ce "plus dangereux

1) FAYE, 1972 b, p. 116.

2) FAYE, 1972 b, p. 117.

3) Il ne faudrait pas oublier ici que si la révolution russe a ouvert des espoirs elle a été suivie aussi de la terreur stalinienne qui mériterait une exploration scientifique, afin de ne pas laisser à la seule propagande anti-

de tous les biens"¹⁾ peut aussi être *le plus précieux de tous les biens*. Une telle exploration révélerait non pas "le danger de l'histoire", mais bien son espoir. Esprit de tous ceux qui "ont introduit dans la langue du socialisme scientifique la référence au visage humain"²⁾ et qui, contre la mort et la barbarie, luttent pour la vie et le socialisme.

Suite de la note 3, p. 44: communiste, pour qui communisme, stalinisme et totalitarisme sont synonymes, le soin "d'expliquer" les effets de ce que le XXème Congrès du PCUS a trop sobrement convenu d'appeler "le culte de la personnalité".

4) FAYE, 1972 b, p. 130.

1) FAYE, 1972 a, p. 10.

2) FAYE, 1972 b, p. 135.

BIBLIOGRAPHIE

FAYE, J.P.

- 1972 a: *Langages totalitaires*, critique de la raison narrative, Hermann, Paris, 1972, 771p.
1972 b: *Théorie du récit*, introduction aux 'langages totalitaires', Hermann, Paris, coll. Savoir, 1972, 140p.
- 1973 a: *La critique du langage et son économie*, éd. Galilée, Série 'Langue 1', 1973, 187p.
- 1973 b: *Lutte de classes à Dunkerque*, les morts, les mots, les appareils d'état, éd. Galilée, Série 'Luttes 1', 1973, 132p, Cahiers LUTTES Jean Pierre FAYE et André VELTER.
- 1974 : *L'Archipel Bloodbath*, in Chomsky et Herman, *Bains de sang*, coll. Change, Seghers/Laffont, Paris, 1974, p. 7-21.